

Sapere aude





Sommaire

- 4 Éditorial *par Christian Eyschen*
- 10 Abrégé des origines du christianisme
par Patrick Boistier
- 13 L'exégèse classique
- 27 L'exégèse rationaliste
- 51 Jésus a-t-il existé?
par Nicolas Bourgeois
- 53 Il y a mythisme et mythisme
- 59 Annexe 1
- 65 Annexe 2
- 69 Annexe 3



« Pour comprendre,
il faut commencer par ne pas comprendre »
- Abraham Léon -

La citation en exergue est d'un révolutionnaire trotskyste, mort dans les camps nazis. Il est l'auteur d'une remarquable étude qui fait toujours référence aujourd'hui : « *La Conception matérialiste de la Question Juive* ». Nous aurons l'occasion de nous pencher sur cette question dans le Numéro 4 de *Sapere Aude*.

Ce Deuxième numéro de notre revue numérique du Cercle exégétique international de la Libre Pensée est un peu spécial. Il est composé de deux textes conséquents qui tournent autour de la question, toujours débattue, du « *Christ* », de son existence et des mythes confectionnés autour de son existence

La Libre Pensée n'a pas la prétention de détenir une « vérité révélée » sur tous ces problèmes. Son ambition est plus modeste et plus vaste à la fois. Donner la parole à ceux que ces sujets intéressent, les publier et que les lecteurs se fassent leur « religion » sur ces sujets. On ne saurait remplacer un dogme par un autre.

Le Numéro Trois est déjà complet, il sera très diversifié, à la fois sur des sujets exégétiques et historiques sur l'Histoire des Religions. Notre volonté est bien de diversifier au maximum les sujets traités. Si vous avez des articles à proposer pour publication, n'hésitez pas à les envoyer à : C.eyschen-VP@fnlp.fr

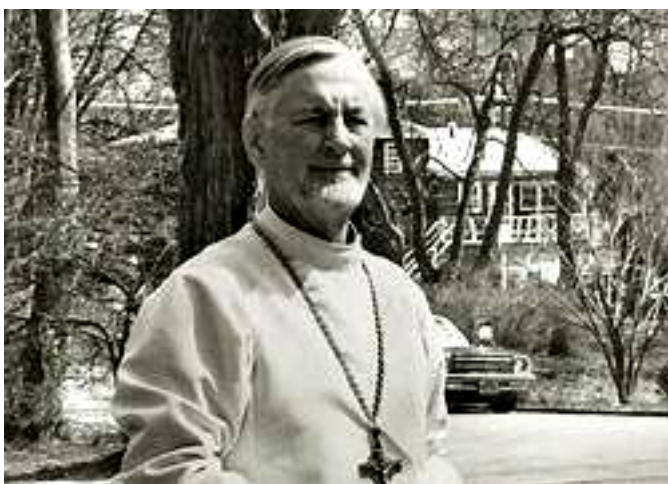
Revenons au fond du sujet traité. Alexandre Schmemmann (né le 13 septembre 1921 à Tallinn (Estonie) et mort le 13 décembre 1983 à Crestwood, NY-USA) est un prêtre et théologien orthodoxe d'origine russe. Il a énormément travaillé sur la question de l'*Eucharistie*. Selon la Conférence des Évêques de France : « Chez



les chrétiens, et plus précisément chez les catholiques, l'*Eucharistie* est la célébration du sacrifice du corps et du sang de *Jésus-Christ* présent sous les espèces du pain et du vin. L'évêque et le prêtre sont les célébrants de l'*Eucharistie*.»

On sait que cette question fut l'objet de controverses, parfois sanglantes, avec les **Protestants** qui niaient dans leur écrasante majorité ce mistigri de chimie pour enfant. Ce fut l'un des points de clivage essentiels qui entraîna des violentes guerres de religion en France. Jamais l'**Église catholique** n'a consenti à revenir sur ce dogme.

Alexandre Schmemmann explique pourquoi : «*Il m'est soudain apparu clairement que, tout au fond, le combat diabolique mené au sein de l'Église a pour pure cible l'Eucharistie, et que cela n'est évidemment pas fortuit. Si l'Eucharistie cesse d'être la pierre angulaire, l'Église devient un simple "phénomène" religieux, elle cesse d'être l'Église du Christ.*» (in *Communio* – revue catholique internationale – Mars/Avril 2023)



On voit bien là la différence avec le **polythéisme** de la Grèce antique qui n'a jamais connu la **Théocratie**, comme c'était le cas de **Babylone**, de l'**Égypte** et de la **Perse** que, plus tard, le **papisme** a pris pour modèle. Et comme il n'y avait pas d'Église, il n'y avait pas non plus de théologie, ni de catéchisme. La

religion des Hellènes était une structure aérienne, au développement de laquelle le **poète** prenait une plus grande part que le **prêtre**. Les concepts religieux n'étaient pas soumis au dogme d'une caste de théologiens et ne gênaient guère la liberté de pensée. (Source prise dans un livre dont j'ai perdu, malheureusement, les références)

On est toujours peu ou prou dans le débat sur **Foi versus Raison**. **Ferdinand Buisson** disait qu'il fallait laisser le temps aux religions de «*se débarrasser du lourd linceul de la Théologie*». À l'inverse, **Jean Duns Scot** (1270-1308) était plus prudent en déclarant «*On ne peut sauver la Foi qu'en la coupant de la Raison*».



Augustin dit «*saint*» de son prénom a tenté longtemps de concilier la **Raison** et sa Foi. Devant cette quadrature du cercle impossible à réaliser, il finit par jeter l'éponge en déclarant : «*Credo quia absurdum*» (Je crois parce que c'est absurde). On prête aussi cet aphorisme à **Tertullien**. **Blaise Pascal**, augustinien de son état, ajoutera : «*Taisez-vous Raisons imbéciles*». (Rappelé par **Gérard Bloch**, Libre Penseur et Marxiste lors de l'hommage de **Jean-Paul II** à **Augustin d'Hippone**).

Un éminent contributeur de *Communio* a sorti récemment un ouvrage dans lequel il formule l'axiome suivant «*La Foi est un savoir*». Je suis désolé de lui dire qu'il se trompe, la **Foi** est une croyance

irrationnelle, la *culture religieuse* est un savoir. Il faut à toute force que les religieux recouvrent toujours la croyance d'un manteau de rationalité, tant ils semblent avoir honte de leurs croyances. Ils détruisent leur œuvre en faisant cela. Le «*Credo quia absurdum*» est bien plus intelligent, au-delà des apparences, car il évite de se justifier par un raisonnement rationnel.

Cela évite de se poser la question, comme Jacques Benoist-Méchin (nullement un *Libre Penseur*, loin s'en faut): «*Pourquoi Lazare, revenu des morts, n'a rien dit sur ce qu'il a vécu?*» Bonne question, mais on attend toujours la réponse. Au lieu de cela, l'*Église* a toujours préféré faire peur par l'invocation de l'*Apocalypse*, le récit de la révélation sur les «*derniers jours*». En attendant mieux, parlons d'avenir, fusse-t-il incertain et terrifiant. La «*sainte-trouille*» fait toujours marcher les troupeaux sous la conduite de leurs bergers qui leur disent où aller et quoi faire.



Mais cela durera-t-il toujours et de toute éternité? La crise abyssale dans laquelle s'effondre l'*Église catholique* dans la turpitude des crimes sexuels de son Clergé n'a que peu de chances d'être sauvée par de tels recours de cartomanciennes en mal de roulotte, même converties aux réseaux sociaux.

On est plus près de la prédiction du Général de Gaulle dans *Au fil de l'Épée*: «*On connaît de ces gens impassibles qui passent quelques temps pour des sphinx et bientôt pour des imbéciles*».

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Christian Eyschen



Abrégé des origines du christianisme

par Patrick Boistier



I

L'Exégèse classique

Depuis des siècles, l'histoire des origines du christianisme qui prévaut partout dans le monde est celle qui nous est livrée par l'Église de Rome elle-même. Cette histoire, malgré quelques oppositions comme celle de **Voltaire**, a su s'imposer comme vérité historique, octroyant du même coup une puissance temporelle à la Papauté, puissance qui a influencé fortement le cours de l'Histoire, et qui continue de le faire. L'histoire ecclésiastique est devenue « *exégèse classique* » hors de laquelle toute recherche isolée est considérée comme fourvoiement ou délire psychique.

Que dit l'exégèse classique ?

S'appuyant sur le récit des Évangiles canoniques, l'exégèse classique nous dit – nous affirme – que, dans la première partie du I^{er} siècle de notre ère, un personnage du nom de **Jésus**, né à Bethléem et ayant grandi dans le bourg de Nazareth, en Palestine, a enseigné publiquement une doctrine permettant aux êtres humains d'accéder au Royaume de Dieu. Les Juifs de Jérusalem l'accusèrent de blasphème pour s'être arrogé le titre de « *Christ* » ; et, pour éviter un trouble public, les Romains le crucifièrent. Jésus serait mort sur la croix, puis mis au tombeau. Mais, à la surprise générale, il aurait retrouvé la vie au bout de trois jours, et, sous les yeux ébahis de ses disciples, il se serait élevé physiquement en direction des cieux... Car, nous dit-on, il était – il est – le « *Fils* » du « *Père* », la seconde personne de la Trinité divine. La troisième personne étant le « *Saint-Esprit* ».

Après le départ de Jésus, ses disciples se seraient disséminés dans le monde pour perpétuer sa mémoire et diffuser sa doctrine. Deux de ses disciples, **Pierre** et **Paul**, se seraient rendus à Rome et y auraient fondé l'Église du Christ.

Voilà en résumé le récit que nous raconte l'exégèse classique adoptée par la quasi-totalité des historiens des religions. Contredire cette histoire des origines du christianisme n'est pas chose facile, car les historiens rationalistes n'ont pas accès aux médias; leurs écrits ne sont pas publiés par les grandes maisons d'édition; et, usant de l'argument d'autorité, les porte-paroles des classiques les traitent au mieux de fantaisistes, au pire de révisionnistes.

Pourtant, quand on demande aux sommités de l'exégèse classique, de présenter les preuves de la véracité du récit ecclésiastique, la gêne s'installe.

– «Avez-vous la preuve de l'existence historique de Jésus?»... On nous montre la grotte de Bethléem où Jésus serait né; mais Jésus n'y a laissé aucune empreinte! D'ailleurs, à Bethléem, il y a deux grottes! On nous parle d'un tas de pierres à Nazareth comme étant le vestige de la maison de Jésus; mais le bourg de Nazareth n'est pas mentionné dans la topographie du I^{er} siècle de notre ère! On exhibe l'os du pied d'un crucifié; mais Jésus n'a pas été le seul crucifié du I^{er} siècle: les collines à l'entour de Jérusalem en ont compté des centaines au temps de la guerre de 68 contre les Romains; d'ailleurs, comment pourrait-on détenir une partie du corps de quelqu'un qui aurait physiquement quitté notre planète? On expose un «*saint suaire*» imprégné de sang; mais l'analyse au carbone 14 indique une datation moyenâgeuse du drap. Quant au



tombeau du Saint-Sépulcre, il est vide, bien sûr, et, étant en pierre, il ne peut être daté par le carbone 14; mais la découverte d'une croix gravée dans la pierre, de forme caractéristique, laisse entendre que nous sommes en présence d'un subterfuge de l'époque des croisades.

Pour aller au fond des choses, disons que:

- 1) Les plus anciens objets et monuments attestant la présence d'une religion dédiée à Jésus-Christ, ne sont pas antérieurs au IV^e siècle.
- 2) Les saintes reliques ne datent, au plus tôt, que du V^e siècle.
- 3) Les textes profanes relatifs à Jésus et aux chrétiens, se lisent sur des copies qui, pour les plus anciennes, sont du VII^e siècle.
- 4) Les plus anciens exemplaires des Évangiles canoniques sont d'une époque ultérieure à celle de leurs prétendus auteurs. Par exemple, le *Sinaïticus* et le *Vaticanus* sont du IV^e siècle, c'est-à-dire trois cents ans après le temps des prétendus évangélistes.

Rien, dans tout cela, qui ne soit décisif concernant l'historicité de Jésus; rien qui ne puisse emporter l'adhésion d'un rationaliste!

En outre, quiconque étudie de près les Évangiles s'aperçoit qu'ils sont truffés de contradictions et d'anomalies. Par exemple, il est dit dans *Matthieu* que Jésus est venu enseigner la volonté de son Père, et que cette volonté n'est autre que l'observance des Commandements du Décalogue. Cette assertion se retrouve chez Paul, en *I Corinthiens* (7/19). Mais pourquoi cette mission, puisque, par l'entremise de Moïse, le Décalogue faisait partie des Écritures saintes du judaïsme? Jésus enseignant les Dix Commandements n'apportait rien de nouveau!... À moins que les dix commandements n'aient figuré dans le Nouveau Testament avant d'être transférés dans l'Ancien!

Les missions du Christ

En toute objectivité, il convient de parler de missions du Christ au pluriel. À la mission de docteur en sagesse, il faut ajouter celle de victime expiatoire. Dans *Luc* (24/46), Jésus ressuscité dit à ses disciples: «*il fallait que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour*» afin que les péchés de l'humanité fussent remis. Tous les péchés!

Par quel processus la rédemption a-t-elle eu lieu? *Luc* ne le dit pas. Mais dans le traité *Contre les Hérésies*, attribué à saint Irénée (fin II^e siècle), il est dit que le Christ a délivré l'homme de l'empire du Diable par un «*rachat*»: autrement dit, la mort du Fils serait une sorte de troc entre le Père et le Diable: je te laisse tuer mon fils, et en échange tu libère l'humanité de ton joug, afin qu'elle ne commette plus le moindre péché. Étrange marché qui, me semble-t-il, n'a pas eu le résultat escompté concernant les péchés.

Qu'à cela ne tienne! Au début du V^e siècle, saint Augustin nous dit que tout être humain hérite du péché originel commis par Adam et Ève, et que seul le baptême chrétien peut effacer cette faute. Dès lors, on se demande à quoi a servi la mort du Christ.

Je le redis et le répète, les textes chrétiens (les Évangiles comme la Patrologie) sont truffés de contradictions et d'anomalies scripturaires qui ne vont pas dans le sens de l'authenticité du message christique.



Le selon Marc

Un très bon exemple nous vient du *Selon Marc* canonique.

Dans les années 1960, le pasteur protestant Étienne Trocmé a étudié de près *La Formation de l'Évangile selon Marc*. Il n'était pas le premier à le faire; mais sa conclusion est désastreuse pour l'exégèse classique. Il part du fait constaté bien avant lui selon lequel *Marc*, en son fond littéraire, est le plus ancien des Évangiles synoptiques, et que les deux autres (*Luc* et *Matthieu*) s'en inspirent. Mais, ce qui est étrange, c'est que *Luc* – qui s'inspire de la première partie de *Marc* (c'est-à-dire l'annonce du Royaume et son accès par l'observance du Décalogue), et qui va du chapitre 1 au chapitre 13 –, *Luc*, disais-je, ne se sert pas des derniers chapitres allant de 14 à 16. Or, ces chapitres 14 à 16 de *Marc* sont ceux qui traitent de la Passion du Christ. L'actuel *Marc* contient ce récit, mais, nous dit Trocmé, sa fin est si maladroite, si abrupte, «*qu'on a peine à croire qu'elle puisse avoir été écrite par l'évangéliste*». Une mutilation accidentelle de cette ampleur (dans le *Marc* primitif) étant peu vraisemblable, Trocmé postule «*qu'il a existé une première édition de Marc qui s'arrêtait à la fin du chapitre 13*».



Pour corroborer cette supposition, Trocmé met en évidence trois indices:

- 1) Il fait observer que le chapitre 13 conclut clairement le développement qui précède; si bien que, sans le récit de la Passion qui va de 14 à 16, la partie de 1 à 13 se suffirait à elle-même en tant qu'Évangile de l'annonce du Royaume.
- 2) Trocmé fait observer que les chapitres 14 à 16 déforment sans raison explicite la figure de Jésus en l'isolant de ses disciples et en faisant oublier l'appel à le suivre omniprésent jusque-là: seul il boit la coupe amère, seul il est livré à ses adversaires, tandis que les siens s'enfuient (ce qui contredit 10/38-39 et 8/34).
- 3) Trocmé nous explique que celui qui a greffé les chapitres 14-16 aux treize premiers chapitres, celui qu'on peut appeler «l'amplificateur» de Marc, a remarqué que le récit de la Passion qu'il avait en mains avant la greffe contenait deux éléments spatio-temporels: une continuité chronologique doublée d'une localisation topographique. «*Leur combinaison – nous dit Trocmé – suggère en effet une sorte d'emploi du temps régulier que Jésus aurait suivi pendant quelques jours, passant ses journées à Jérusalem et ses nuits à Béthanie, allant de l'une à l'autre par le Mont des Oliviers*». Constatant cela, l'amplificateur a eu l'idée d'introduire le même aller-retour dans le chapitre 11, afin d'atténuer la différence d'ambiance entre les deux parties de Marc.

C'est donc en toute logique que le pasteur Trocmé en arrive à conclure que le récit de la Passion, dans l'actuel *Selon Marc*, est «une addition faite après coup à un Marc primitif qui devait s'achever en 13/37».

Les 13 premiers chapitres
promettent le «Royaume» par l'observance
des commandements du Décalogue.
C'est l'évangile dans sa forme première.

Les derniers chapitres (14 à 16),
greffés par un «amplificateur»,
concernent la Passion de Jésus Christ,
et font de celui-ci une victime expiatoire.

Le chapitre 11
a été modifié par l'amplificateur pour harmoniser l'ambiance
des deux récits et faciliter ainsi leur amalgame.

Là où Trocmé est moins convaincant, c'est sur le motif de la rallonge. Ce serait, nous dit-il, pour fixer une Pâque chrétienne en concurrence à la Pâque juive célébrée à jour variable selon les années. Je veux bien admettre que cette raison est à prendre en considération; mais elle est secondaire. Pour permettre cet objectif d'une Pâque chrétienne à date fixe, il fallait préalablement trouver une justification, un événement d'importance se substituant à l'extermination des premiers-nés égyptiens marquant la fin de la servitude des Hébreux en Égypte. Pour moi, l'explication est simple: c'est l'évolution du dogme de la mission du Christ passant de docteur de sagesse à victime expiatoire.

L'invention de la Passion

D'après la tradition ecclésiastique, la Parousie du Christ est annoncée par l'Ancien Testament. Et, de fait, on peut le vérifier en isolant certaines phrases de leur contexte: c'est ainsi que des recueils de *logia* ont vu le jour. On peut donc présumer que ce serait à partir de ces *logia* que le scénario des Évangiles a été construit. Les manuscrits de ces *logia* n'existent plus. Mais, bien avant le travail d'Étienne Trocmé, le rationaliste **Prosper Alfarc** a vérifié cette hypothèse. En 1929, dans l'édition qu'il a donnée de *l'Évangile selon Marc*, Il a relevé 460 phrases d'origine vétéro-testamentaire. Et, relativement à la Passion de

Jésus Christ, il a listé quatorze anecdotes d'origine vétéro-testamentaires susceptibles de structurer le récit évangélique. Les voici :

- Zacharie, 13/6, a permis de dire que Jésus a été trahi par ses disciples.
- Esaïe, 6/9 : Jésus ne trouve que l'incrédulité.
- Esaïe, 53/7a : il reste muet devant ses juges.
- Esaïe, 53/7b : il est flagellé.
- Esaïe, 50/6 : on lui crache au visage.
- Psaumes, 96/10 : il est crucifié.
- Psaumes, 22/17 : ses mains et ses pieds sont percés.
- Zacharie, 12/10 : son côté est percé.
- Psaumes, 34/20 : mais ses os restent intacts.
- Amos, 8/9 : à sa mort, les ténèbres cachent le jour.
- Psaumes, 16/10 et Esaïe, 53/10 : il ressuscite.
- Esaïe, 52/13 : il est exalté et élevé au Ciel.
- Psaumes, 110/1 : il s'assied à la droite de Dieu jusqu'à son retour glorieux.
- Daniel, 7/13 : son retour glorieux se manifeste dans les nuées, et son royaume sera éternel.

Comme on peut le constater, le rapprochement de divers passages vétéro-testamentaires peut laisser supposer que, véritablement, la vie de Jésus Christ a été tracée d'avance par prophéties successives. Mais cela n'est possible qu'en isolant les anecdotes de leur contexte. Par exemple, en Esaïe, 53, il est dit que le « *serviteur juste* » du dieu éternel est persécuté par des méchants et qu'il est retranché du monde des vivants ; puis il ressuscite et enseigne la justice. Seulement, ce n'est pas Jésus qui souffre, meurt et ressuscite, mais « *Israël* ». C'est ce qui est dit sans détour en Esaïe, 49/3.

Trois attitudes possibles

Face à tout cela, trois attitudes sont possibles :

- 1) Continuer à croire que Jésus est Dieu, Fils du Père, et qu'il est venu sur Terre pour la rédemption du genre humain. Ceux qui ont cette conviction sont les croyants, les *fidéistes* (du latin *fides*, « *foi* »).
- 2) Admettre que Jésus a bien existé, mais préciser qu'il n'était qu'un homme, une sorte de sage à la manière du Mahâtmâ Gandhi. C'est l'opinion de ceux qui sont désignés sous le terme d'*historicistes*.
- 3) Penser que tout le récit ecclésiastique n'est qu'invention. C'est le cas des *mythistes*.

Ayant été élevé dans un milieu chrétien, j'ai commencé par être croyant jusqu'à l'âge de douze ans. Puis, possédant l'usage de la raison, je me suis mis à étudier l'hypothèse historiciste. Et de fait, l'œuvre écrite attribuée à **Flavius Josèphe**, un auteur juif du I^{er} siècle, laisse apparaître en filigrane l'existence de plusieurs prétendants au titre de Christ, de Messie (puisque'on nous dit que Christ et Messie sont synonymes) ; mais aucun de ces prétendus Christ ne portait le nom de Jésus, et tous se comportaient en terroristes.

Dans les *Antiquités Judaïques* attribuées à **Flavius Joseph**, il y a bien quelques lignes disant qu'un Jésus du temps de **Ponce Pilate** « *était le Christ* ». Mais les termes de ce passage sont si spécifiques, si tendancieux, que l'Église elle-même le considère comme une interpolation, autrement dit, un ajout de propagande datant du Moyen Âge.

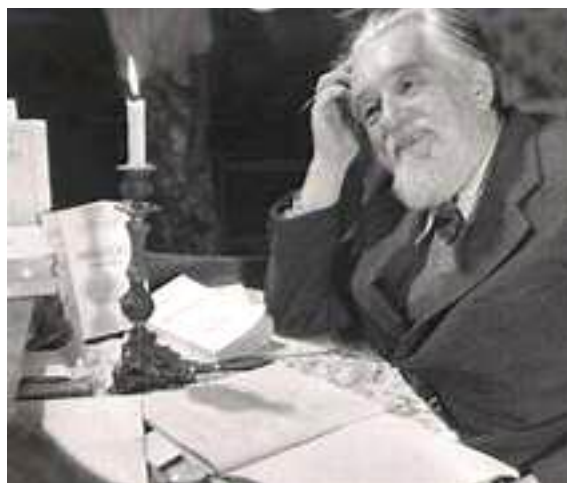
Abandonnant les historicistes, je suis devenu mythiste, et je le reste.

Au terme de plus d'un demi-siècle de recherches, je suis parvenu à la conviction que le mythe de Jésus a été construit dans le monde gréco-romain, vers le milieu du IV^e siècle. Pas avant ! Et ce dans un contexte très particulier. Cette conviction s'appuie sur un faisceau d'arguments que j'ai progressivement exposé dans mes livres.

Pour en arriver là, j'ai approfondi mes connaissances en histoire de l'Empire romain et en littérature profane de l'époque. En parallèle, je me suis plongé dans l'étude de la Patrologie, c'est-à-dire les écrits des premiers auteurs chrétiens que la tradition appelle les «*Pères de l'Église*». Bien entendu, j'ai scruté la Bible (Ancien et Nouveau testament); mais aussi certains textes apocryphes qu'on appelle «*pré-évangiles*», et qui, comme leur nom l'indique, ont été écrits avant les Évangiles canoniques.

Les pré-évangiles

Dans les pré-évangiles (entre autres, les *Odes de Salomon*, la *Didakhè*, l'*Épître de Barnabé*, le *Pasteur d'Hermas*), le personnage de Jésus Christ n'est pas encore abouti, sa mission n'est pas encore explicitée, le contexte historique n'est pas donné. Pour certains de ces pré-évangiles, le nom même de Jésus n'est pas cité. Comme l'a écrit Paul-Louis Couchoud (l'un des grands exégètes rationalistes du début du XX^e siècle): «*Si Jésus était un personnage historique, à mesure qu'on s'approche de lui (en*



remontant le temps), les traits vivants devraient se multiplier, et, au contraire, à mesure qu'on s'éloigne de lui, les traits devraient devenir plus rares et plus troubles. Or, c'est justement le contraire que nous constatons. Les traits les plus nombreux, nous les avons dans les livres les plus récents (les Évangiles canoniques), et dans les livres les plus anciens (les pré-évangiles), nous n'avons pas de trait historique du tout». Ceci revient à dire que les Évangiles canoniques sont des œuvres complexes qui n'ont pas été rédigées d'un seul jet et de manière définitive. Ils doivent leur degré de précision à des écrits antérieurs qui sont les pré-évangiles.

Origine du mot « chrétien »

Il est temps, maintenant, de donner une précision d'importance majeure à propos du titre de Christ: Dans la *Grande Apologie* (12) attribuée à saint Justin qui, nous dit la tradition, vivait au II^e siècle, l'auteur dit que c'est de Jésus-Christ que vient le nom de chrétien. C'est vrai ! Mais d'où vient le mot Christ accolé à Jésus ? La tradition ecclésiastique prétend que le latin *christus* serait la traduction du grec *khristos* qui serait lui-même la traduction de l'hébreu *maschiah* qui veut dire «*oint*». L'Oint est celui qui a reçu l'onction sacrée que les anciens du Proche-Orient accordaient à leurs rois et à leurs grands prêtres. Chez les Juifs, l'Oint est un roi-guerrier à venir. Il est annoncé dans le Psaume 2



de la Bible où il est écrit qu'envoyé par Yahvé, il brisera les nations et permettra aux Juifs de dominer le monde. Et de fait, dans les Évangiles, c'est parce qu'il prétend être le Christ, l'Oint de Yahvé, que Jésus est accusé de blasphème par le sanhédrin et qu'il est livré aux Romains.

hébreu	grec	latin	français
MASCHIA	KHRISTOS	CHRISTUS	OINT

Mais le mot grec *khristos* est-il la véritable traduction de l'hébreu *maschiah*? En cherchant dans les dictionnaires grec-français, j'ai trouvé que le verbe « oindre », « enduire », traduit le grec *khriô*. En affirmant que « Oint » se dit « *khristos* », on fait intervenir un *sigma* et un *tau* par création ex nihilo, ce qui, en sémantique, est inacceptable.

KHRIOS
KHRI(ST)OS

En réalité, le mot « oint », en grec, se dit *kekhriménos* (cf. dictionnaire Hatier). Dans ces conditions, d'où vient le mot Christ? Du latin *christus*, incontestablement! Mais... *christus* ne vient pas de l'hébreu *maschiah* mais du grec *khrestos*. Ce mot a le sens de « bon », « aimable », « secourable », « agréable », « dévoué », « serviable », « bienfaisant ». Cette acception est donnée par le dictionnaire de Bailly qui cite dans *Hérodote* l'expression *khrestoi teoi*, c'est-à-dire « les dieux bienfaisants ». C'est en raison du phénomène d'iotacisme que *khrestos* a donné *khristos*, puis *christus* en latin.

grec classique	grec postclassique	latin	français
KHRÊSTOS	KHRISTOS	CHRISTUS	Le BON

À mon avis, c'est pour attribuer à Jésus – incarnation du Fils – le titre d'Oint d'Israël, que des faussaires ont changé la signification du vocable « *Christ* ».

En conséquence de ce qui précède, il semble bien que les premiers chrétiens n'étaient pas des Juifs attendant le Christ, mais les adeptes gréco-romains d'un dieu bon. Reste à savoir quel dieu!

Le zèle des moines copistes

Dernier point. La tradition ecclésiastique doit beaucoup aux moines copistes. Or, pour le seul VI^e siècle, dans le seul désert de Judée, on a recensé « une cinquantaine d'établissements comptant (chacun) de cent cinquante à quatre cents moines », c'est-à-dire au minimum 8000 moines, petites mains au service de grands penseurs. Je n'insisterai pas sur ce fait, mais il va de soi que la copie de textes anciens et rares par les partisans d'une idéologie permet des remaniements tendancieux, soit par *amputation*, soit par *augmentation*, soit par *substitution* d'un mot, d'une bribe de phrase, voire même d'une phrase entière.

II

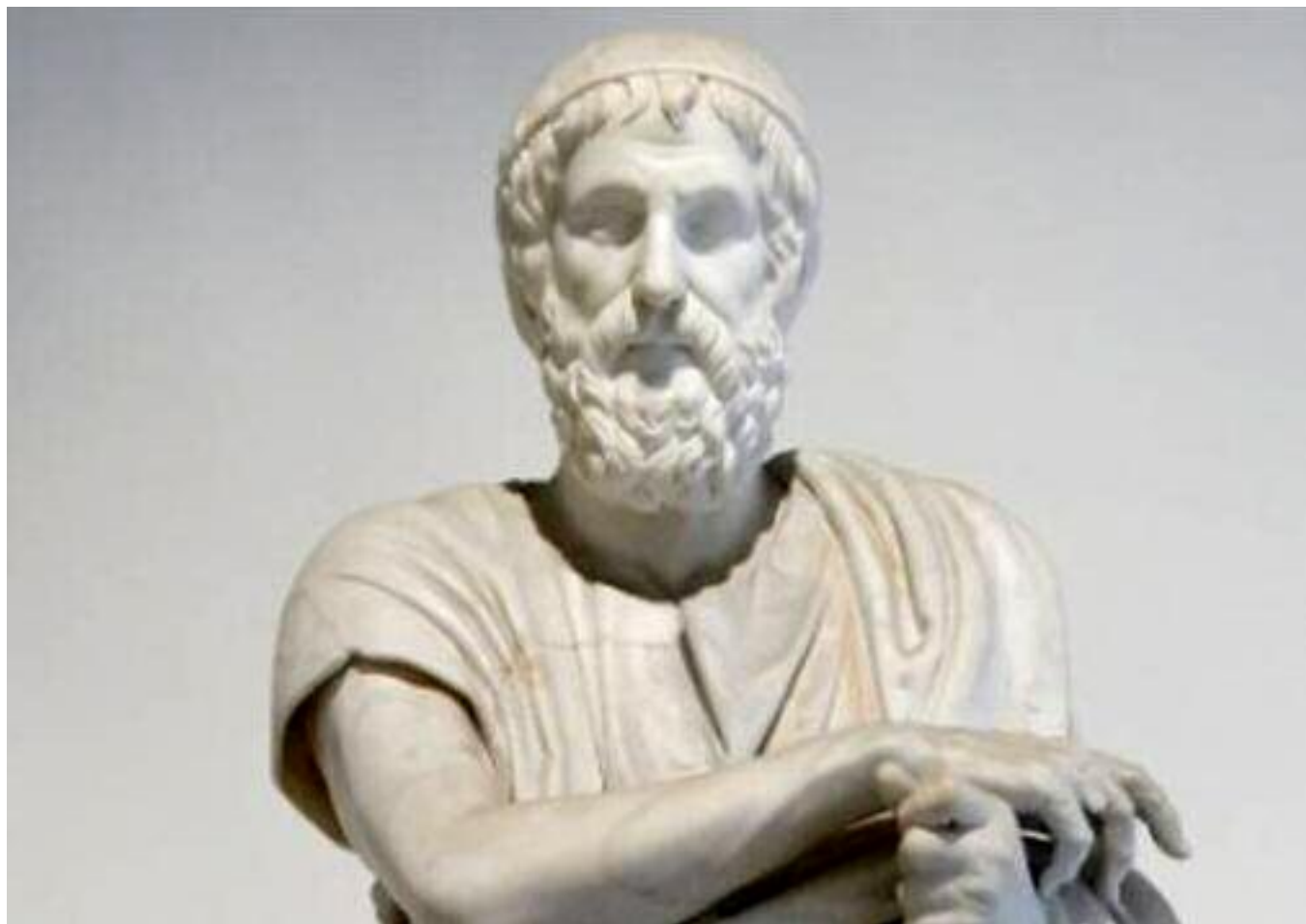
L'Exégèse rationaliste

Le stoïcisme et les religions sotériologiques

Contrairement à ce que dit l'exégèse classique, la notion d'un dieu créateur, ayant fait le monde par bonté, n'est pas une idée juive. Les Grecs puis les Romains y sont parvenus au terme d'une évolution philosophique qui s'est développée du IX^e siècle avant notre ère (avec **Homère**) jusqu'au stoïcisme et au néoplatonisme des premiers siècles de notre ère.

Dès le I^{er} siècle de notre ère, **Épictète** enseignait la bonté du dieu créateur. Dans ses *Entretiens*, il écrit que «*Dieu a fait tous les hommes pour la vie heureuse et bien équilibrée*». Le dieu d'Épictète est un dieu bon et qui jouit de l'éternité, bien que le philosophe n'emploie pas ce mot.

D'après l'orientaliste **Franz Cumont**, c'est seulement au II^e siècle de notre ère que l'épithète *deus aeternus* est entré dans l'usage rituel, en même temps que se propageait, dans le monde gréco-romain, le culte d'un dieu céleste modélisé sur le Baal syrien. Dans l'Occident du III^e siècle, plus personne ne croyait



aux futilités de la vieille mythologie olympienne. La nouvelle croyance allait résolument en direction d'un dieu suprême, éternel, créateur du monde, le «*Très-Haut*» (du grec *Hypsistos*), que certains, par facilité, continuaient à appeler Zeus Pater ou Jupiter, que d'autres appelaient «*le Père de toutes choses*» ou encore «*le Bon*».

Des chrétiens aux I^{er} et II^e siècles ?

Pour Épictète, le but de la philosophie est de conduire l'homme à la sagesse parfaite ; et, pour cela, il n'est qu'une seule méthode : imiter Dieu, c'est-à-dire, devenir bon soi-même. Dans ses *Entretiens*, il écrit que l'usage des règles philosophiques, «*c'est l'affaire de l'honnête homme*». Or, j'ai lu dans le dictionnaire Hatier, français-grec, que le mot «*honnête*», quand il est pris dans le sens de «*conforme à la probité*», est synonyme de «*bon*», puisqu'il se traduit par *khrêstos*. J'en déduis que l'«*homme honnête*» d'Épictète est un chrétien. Dès lors, quand on trouve sur les sépultures des catacombes romaines de Lucine et de Domitille (du II^e siècle de notre ère) des épitaphes, nombreuses, portant l'inscription *CHRESTOS*, ou son équivalent latin *BONUS*, il serait hasardeux d'en conclure qu'il s'agit des adeptes de Jésus Christ. C'est pourquoi j'ai pris l'habitude de faire la distinction entre, d'une part, les chrétiens du paganisme, les «*pagano-chrétiens*» (les vrais chrétiens, en fait!), et d'autre part, les «*biblio-*



chrétiens» (les adeptes de la Bible) qui, dans la seconde partie du IV^e siècle, deviendront les «*jésus-chrétiens*». Comment expliquer que les historiens ne parlent jamais des chrétiens du paganisme ? C'est parce que ceux-ci sont connus sous un autre nom, celui de «*stoïciens*». C'est d'ailleurs dans cette catégorie qu'ils placent Épictète.

Chronologie rationaliste

- 1°) Les vrais chrétiens : les **pagano-chrétiens** (trois premiers siècles de notre ère).
- 2°) Les hérétiques :
 - a) les **biblio-chrétiens** qui ne connaissaient que le Pentateuque (sous Dioclétien et Constantin I^{er}).
 - b) Les **jésus-chrétiens** (vers le milieu du IV^e siècle de notre ère).

Le stoïcisme était en vogue dans l'élite gréco-romaine ; pour les stoïciens, les dieux secondaires ne représentaient que les attributs ou les bienfaits du dieu suprême qui, en définitive, était un dieu unique. Mais le bas-peuple, tout en croyant au dieu suprême, était attiré par la pompe des fêtes et des processions dédiées aux dieux et aux demi-dieux des mystères orientaux, tels Sérapis, Attis, Adonis, Mithra, etc. En quelque sorte, ces divinités servaient d'intermédiaires entre les hommes et le dieu anonyme (comme les saints dans le christianisme actuel).

En 274, l'empereur **Aurélien**, convaincu par les stoïciens que les religions sotériologiques n'étaient que les multiples expressions d'un principe unique, les fédéra en une seule religion qu'il étatisa et qu'il nomma *Sol Invictus* («*le Soleil Invaincu*»), entendu que, pour l'Empereur, le Soleil était la manifestation visible du dieu invisible.

Le culte de *Sol Invictus* fut prépondérant dans l'Empire jusqu'à la fin du règne de Constantin I^{er} mort en 337.

Origine de l'Ancien Testament et son Entrée à Rome

Il est habituel de croire que le Pentateuque (les cinq premiers livres de la Bible) remonte à Moïse. Ce n'est pas impossible; mais comment en être sûr quand les historiens commencent à douter de la réalité de l'Exode des Hébreux hors d'Égypte, et qu'on ne sait pas si Moïse (tout comme Abraham, Isaac et Jacob) a réellement existé.

Dès le XI^e siècle de notre ère, le consensus sur le Moïse biblique commença à se fissurer, suite à la critique interne du Juif **Isaac ibn Yashush** qui montra que la liste des rois édomites, en *Genèse*, 36, était anachronique. Après cela, d'autres exégètes rationalistes se manifestèrent, parmi lesquels Spinoza. Si bien qu'à la fin du XVII^e siècle, la conviction était acquise que le Pentateuque ne pouvait être attribué à Moïse; et il fut bientôt établi que l'Ancien Testament, dans son ensemble, avait été composé à partir de plusieurs sources. Ceci est visible quand on constate, par exemple, que certains textes donnent à Dieu le nom d'Elohim, tandis que d'autres lui donnent le nom de Yahvé. Pour pallier cet inconvénient, l'exégèse classique a imaginé un scénario divisant les Hébreux de retour en Canaan en deux royaumes, celui d'Israël, au nord, et celui de Juda, au sud. Chaque royaume aurait désigné le même dieu par un nom différent. Sous la pression guerrière des Assyriens, des transfuges d'Israël se seraient réfugiés dans le royaume du sud, apportant avec eux leurs textes sacrés et provoquant ainsi un syncrétisme des deux traditions.

Au cours du temps, d'autres livres se seraient ajoutés au Pentateuque pour constituer un corpus scripturaire en langue hébraïque. Puis en 283 / 282 avant notre ère, le roi d'Égypte **Ptolémée Philadelphie** aurait fait appel à soixante-dix Juifs pour traduire en grec le livre hébraïque. Dès lors, la version grecque

(appelée version des Septante) se serait répandue dans tout l'Occident jusqu'à ce que saint Jérôme, vers 390, décide de traduire en latin l'ensemble des livres hébreux. Ce travail, s'ajoutant à un précédent travail de saint Jérôme sur le Nouveau Testament, a permis de constituer ce qu'on appelle «*la Vulgate*». Voilà la thèse des classiques. Le seul problème, c'est que saint Jérôme en personne a réfuté le merveilleux récit des Septante. Il le dit explicitement dans la préface à sa traduction latine où nous lisons les mots suivants: «*Au reste, je ne sais qui est à l'origine de cette fable; qu'on fit bâtir à Alexandrie soixante-dix cellules où l'on mit les soixante-dix interprètes, chacun en particulier, et que, quoiqu'ils fussent ainsi séparés les uns des autres, néanmoins on ne trouva aucune différence dans leurs traductions*». Exit, donc, la légende des Soixante-Dix!... Mais par quoi la remplacer? Permettez-moi de vous livrer mon opinion.

Mon scénario

En préalable, sachons que le terme *elohim* est un pluriel qui, en langue syro-cananéenne, veut dire «*les dieux d'en-haut*». Parmi ces *baals* des ciux, il en est un qui s'appelait Yahou (Yhw), vocable qui aurait un rapport avec le fait d'«*être*», de «*devenir*». Je pense pour ma part que ce nom provient d'une expression attribuée à **Baal Marduk** qui, vers la fin du XII^e siècle avant notre ère, à l'initiative du roi **Nabuchodonosor I^{er}**, devint divinité nationale des Babyloniens. En effet, dans les années 1950, des archéologues ont découvert une inscription où Marduk proclame: «*Je suis celui qui s'est créé de par sa propre volonté*» (traduction de **W. G. Lambert**). Pour moi, le «*Je Suis*» de la Bible proviendrait de cette réputation que les Babyloniens reconnaissaient à leur «*roi des dieux*».

Ceci étant mémorisé, voici ma thèse. La Bible est une œuvre composite, fabriquée à partir de textes primitivement isolés les uns des autres. C'est comme si quelqu'un, ayant collecté plusieurs

manuscrits anciens et de traditions diverses, avait entrepris de tout fusionner en un continuum cohérent, au service de l'idéologie monothéiste, et à la gloire d'un dieu de son invention inspiré de Yahou (Yhw), à savoir Yahvé (Yhwh), «l'Éternel» de la Bible. En écriture hébraïque, il suffisait de rajouter un «H». Ce compilateur de génie, je le situe fin III^e siècle, en Arabie, à l'époque où **Zénobie** était reine de Palmyre. Son nom est Longinus, un érudit auquel on attribue un «*Traité du sublime*» qu'on n'a jamais retrouvé. Pour moi, c'est lui, Longin / Longinus, l'auteur de ce que j'appelle «*la Proto-Bible*». Fort de cet écrit qu'il composa et présenta comme une révélation du ciel, il incita Zénobie à défier l'empire romain et à étendre son royaume jusqu'au Nil. Hélas, l'Empire se devait de réagir : Palmyre fut prise par **Aurélien**, Zénobie fut emprisonnée et **Longinus** exécuté. Et là, j'ajoute quelque chose d'important ! Contrairement à une idée reçue, ce ne sont pas les statues des dieux Eloha et Baal (*Ehliou* et *Bélou*) qu'Aurélien ramena à Rome, en trophées de victoire, mais les statuts du *Baal-Eloha*, le «*Seigneur d'En-Haut*», c'est-à-dire la Proto-Bible. En effet, dans le vocabulaire latin, le mot *status* possède les deux acceptions : il désigne, à la fois, la position debout et aussi une condition, une contrainte, un régime politique ; ce type d'obligations se retrouve déjà dans la *Genèse* (par exemple la circoncision), et surtout dans le *Deutéronome*, le *Lévitique* et les *Nombres*, ainsi que dans les Dix Commandements de l'*Exode*, et même dans *Josué*.

Ce qui est étrange, et qui s'ajoute, c'est que les historiens anciens nous rapportent l'exploit d'une autre reine arabe, une certaine **Mavia** qui, un siècle après Zénobie, menaça l'empire romain. **Sozomène** écrit que : «*Comme le roi des Saracènes était mort, Mavia, son épouse, exerçait la fonction de chef de cette nation [...]. Comme la guerre s'engageait, les Romains trouvèrent à propos d'envoyer une ambassade à Mavia, pour lui demander la paix. Elle la refusa, à ce qu'on dit, à moins qu'un solitaire nommé Moïse ne fut sacré Évêque pour ses sujets*». Or, en grec, «seul», racine

de solitaire, se dit *monos* ; tandis que «loi» se dit *nomos*. En raison de cet anagramme, j'ose dire que ce n'est pas un moine que voulait Mavia, mais le livre de la Loi de Moïse qu'Aurélien avait pris à Zénobie... À ce niveau, on pourrait penser que mon imagination me joue des tours. Mais ce n'est pas tout !

Constantin I^{er}

Il est dit que Constantin fut le premier empereur chrétien (comprendons «*jésus-chrétien*»). Mais nous ne possédons aucune preuve décisive à ce sujet. Dans mon livre intitulé *Les Couloirs de la Gloire*, je développe l'idée que le célèbre concile de Nicée, de 325, n'a peut-être pas été ce qu'en disent les Pères de l'Église. J'y développe une seconde idée qui montre que le célèbre conseiller de l'Empereur en matière de religion, un certain **Osius**, n'est peut-être pas un homme du temps de Constantin, de sa Cour, mais un livre : le Livre par excellence, à savoir «*La Bible*». En effet, c'est dans la Bible (à *Nombres*, 13/17) qu'on apprend que le premier nom de Josué était Osée, Osius en latin. Et quand on étudie de près le personnage de Josué, on s'aperçoit que Josué ressemble plus à un dieu qu'à un homme. Son nom lui-même l'indique, puisque Josué, en hébreu, veut dire «*Yahou sauveur*». Yahou étant le dieu de Moïse (le «*Je suis*» de l'*Exode*). Remarquons au passage que Josué et Jésus ont la même signification.

- Suite à sa campagne militaire contre la reine Zénobie, Aurélien ramène à Rome les *statuts du Baal Eloha* («le Seigneur d'En-Haut»), c'est-à-dire la Proto-Bible.

- Constantin I^{er} a, pour conseiller dans la religion, un certain **Osius**, autrement dit **Josué**. Ce nom ne désigne pas un homme, mais la version romanisée de la Proto-Bible.

- Fin IV^e siècle, la reine arabe Mavia réclame non pas «le moine Moïse» (*monos*), mais «la loi de Moïse» (*nomos*).

Isaac et Ismaël

Les trois anecdotes (celles de Zénobie, de Constantin et de Mavia) s'emboîtent comme les pièces d'un puzzle. Mais il est une quatrième pièce qui donne toute son ampleur à ma thèse. Quand on lit la Genèse avec attention, on s'aperçoit (versets 21/1-2) qu'Isaac, surnommé Israël a été conçu par Sara et par Yahvé qui «*la visita*» (le verbe *paqad* utilisé ici a le sens d'«*effectuer une visite galante*», pour ne pas dire plus!), et que c'est Ismaël, conçu avec Agar, qui est le véritable fils d'Abraham. Or, c'est à la seule «*semence*» d'Abraham que Yahvé promet toute la terre entre l'Euphrate et le Nil (Genèse, 15/18). Cet aspect des choses devait être explicite dans la Proto-Bible de Longinus. Et ce fut cette promesse qui incita Zénobie à rompre son alliance avec Rome pour se lancer dans une politique de conquête territoriale.

En tout état de cause, Constantin connaissait Josué et Moïse, mais certainement pas Jésus Christ. Et si Constantin inclina vers la religion moïsiatique, ce fut sous l'égide de *Sol Invictus*, ainsi que l'organisation de ce culte le lui permettait. Et quand, dans l'*Oratio ad Sanctos*, nous lisons qu'«*il appartient à Dieu d'être l'auteur de tout ce qui est bon*» et qu'«*il revient à l'homme de lui obéir*», Constantin ne fait que réitérer le grand principe d'Épictète et du stoïcisme, l'imitation de Dieu.

Dieu et le monde chez les stoïciens

La physique des stoïciens part du postulat suivant : le monde est la création d'un dieu suprême, inengendré, éternel et unique en son genre. Mais, pour les stoïciens, ce dieu suprême n'a pas créé le monde une fois pour toutes. L'évolution de la nature engendre une succession perpétuelle de cycles cosmiques qui nécessitent autant d'actes créateurs.

1°) Le début

D'après les textes, l'acte créateur se fait de la manière suivante. Par une sorte d'expiration, Dieu expulse son souffle hors de lui. Ce «*souffle*» (en grec *pneuma*; en latin *spiritus*; en français *esprit*) n'est pas un courant d'air ordinaire. C'est une entité où se trouvent mélangés le feu, l'air (un air chaud à cause du contact avec le feu), le logos (c'est-à-dire la raison) et l'âme. Dans le vide où ils sont projetés, feu et air se désunissent. Écarté du feu, l'air se refroidit. Puis, l'air froid se condense en eau (c'est «*l'humide*»). À son tour, l'eau se condense en terre (c'est «*le sec*»). Puis, par un mouvement centrifuge dû au logos, l'ordre de l'univers se met en place. Le soleil (qui est feu) se différencie des astres (qui sont «*éter*», c'est-à-dire un air très chaud et volatil). Au centre de l'univers se forme la Terre qui est composée des quatre éléments, des quatre *stoikheia*: air feu eau, terre. L'âme, principe de vie des animaux (dont l'être humain fait partie) a pour rôle de manifester les fonctions vitales, à savoir, les cinq sens et la faculté de reproduction. C'est dans le ventre de sa mère que chaque individu reçoit son âme. Lors de la mort, l'âme de l'homme sage se détache du corps et survit avec l'âme du monde. Quant à l'âme de l'insensé (comme celle des autres animaux), elle disparaît en même temps que cesse la vie.

2°) La Fin

Au terme du cycle cosmique, les astres perdent leur alignement et l'univers subit un embrasement général, une conflagration. Une fois réduit à l'état de feu, le monde, l'âme du monde et le logos réintègrent le domaine divin d'où ils sont initialement sortis. Après un temps de repos, Dieu renouvelle l'acte créateur.

La coïncidence chrétienne

Dans la *Première Épître aux Corinthiens*, attribuée à Paul, la résurrection de Jésus est donnée (en 15/20-28) comme le début, «*les prémices*», de la régénération du monde. La seconde étape est la

Seconde Parousie du Fils, avec la résurrection des morts et le jugement. Ensuite, le Fils remettra toutes choses au Père. Puis le Fils lui-même sera assujetti, afin que Dieu soit «*tout en tous*». C'est ça le «*Royaume de Dieu*» ! Comparons ce scénario avec celui de la fin d'un cycle cosmique stoïcien : la coïncidence est remarquable.

stoïcisme	Nouveau Testament
conflagration finale	l'agonie de Jésus déclenche les ténèbres sur la terre ; sa mort déclenche un séisme
réintégration de la matière en le logos	assujettissement de toutes choses en le Fils « <i>en gloire</i> »
réintégration du logos en Dieu	assujettissement du Fils en le Père

Bien entendu, ce passage de *I Corinthiens* n'est pas de Paul (qui, lui aussi, n'a jamais été un personnage historique), mais du Pseudo-Origène qui, dans le *Traité des Principes*, enseigne ce qu'on appelle «*l'apocatastase*» ou restauration universelle. Il est à noter que le *Selon Matthieu* (le dernier en date des Évangiles, et qui s'inspire des trois précédents) utilise explicitement le terme «*régénération*» : en 19/28, il l'associe à la gloire du Fils quand celui-ci régnera avec le Père, sur le Royaume.

Les Évangiles ne sont qu'une allégorie !

Le schisme entre pagano-chrétiens et jésus-chrétiens

Avons-nous la preuve que le pagano-christianisme est premier, et que le biblio-christianisme, puis le jésus-christianisme en découlent ?

Il y a de cela plus de trois décennies, à l'époque où j'avais commencé de m'intéresser aux philosophies antiques, je tombai sur un petit livre intitulé *Vie de Plotin* et dont les droits d'auteur sont donnés à **Porphyre**, disciple dudit **Plotin**. Dans cet opuscule d'une quarantaine de pages, on peut lire (p. 25) :

Il y avait, en ce temps, beaucoup de chrétiens, les uns hérétiques, issus de la philosophie ancienne, et d'autres, les hérétiques... sectateurs de Zoroastre (et) de Mésus.

Ce texte est intrigant, car, à le lire, les chrétiens, dans leur totalité, n'ont le choix qu'entre trois hérésies : la philosophie ancienne, c'est-à-dire celle des Grecs, ou les hérésies barbares de Zoroastre et de Mésus. Pourtant, quand on accuse un groupe d'être des hérétiques, on sous-entend l'existence des orthodoxes. Ce texte de la *Vie de Plotin* est évidemment erroné. Rétablissons-le dans sa logique originelle. Pour cela, il suffit de constater que celui qui est qualifié de «*sectateurs*», ce qui nous autorise à éliminer la première occurrence du terme «*hérétiques*». Le texte primitif devait être libellé comme il suit :

Il y avait, en ce temps, beaucoup de chrétiens, les uns (les vrais) issus de la philosophie ancienne, et d'autres, les hérétiques sectateurs de Zoroastre et de Mésus.

texte actuel	texte restitué
Il y avait, en ce temps, beaucoup de chrétiens, les uns hérétiques, issus de la philosophie ancienne, et d'autres, les hérétiques... sectateurs de Zoroastre (et) de Mésus.	Il y avait, en ce temps, beaucoup de chrétiens, les uns issus de la philosophie ancienne, et d'autres, les hérétiques sectateurs de Zoroastre et de Mésus.

Qui est Mésus? Nous avons le choix entre Moïse et le Messie. Ce qui revient au même, puisque le mot «*messie*» est la francisation du grec *mésos* qui veut dire «*intermédiaire*», «*médiateur*», et que la Bible nous présente Moïse comme le médiateur entre Dieu et les Israélites. Plus tard, chez les jésus-chrétiens, ce sera le Christ qui prendra le rôle du messie / médiateur. C'est pourquoi l'Église insistera dans le mensonge en prétendant que «*Messie*» et «*Christ*» sont synonymes.

La translation ecclésiastique

hébreu	grec	latin	français
maschiah	khristus	christus	christ = messie

Thèse rationaliste

français	grec	francisation
milieu = médiateur =	mésos mésitos	« <i>messie</i> »

Tout cela revient à dire qu'à l'époque de **Porphyre** (qu'on situe généralement au III^e siècle... quoique... mais passons) les vrais chrétiens, les chrétiens orthodoxes, étaient les philosophes stoïciens qui cherchaient le salut de l'âme dans la recherche du bien, et que ledit Porphyre était de leur nombre. Cette découverte capitale contredit l'exégèse classique et bouleverse toute l'histoire des quatre premiers siècles de notre ère.

Le Logos jésus-chrétien

Dans le contexte de la physique stoïcienne, Dieu est le maître d'œuvre du monde, tandis que le logos en est l'ouvrier. Or, c'est

exactement ce que disaient les anciens «*Pères*» de l'Église. Par exemple, dans ses *Définitions du concile de Nicée*, **Athanase** écrit: «*C'est Dieu qui, par son Logos, a fait toutes choses petites et grandes [...]. Tout est d'un seul Dieu qui se sert de son propre Logos comme d'une main. L'activité de Dieu a consisté à donner des ordres; l'activité du Logos a consisté à exécuter ces ordres.*»

Dès lors se posa une question qui suscita un grave conflit théologique chez les stoïciens. Le logos qui était en Dieu était un attribut de Dieu; on peut dire qu'il était sa raison. Mais qu'en est-il du logos expectoré? Chez Athanase, il devient «*la main*» de Dieu; chez d'autres, il devient un dieu subalterne, ce qui implique un *dithéisme* (et Dieu n'est plus unique); chez d'autres, le logos n'est qu'une créature de Dieu engendrée par l'expiration divine; et puisqu'il a été engendré, il a eu un commencement. Dans ce cas, quelle est sa nature? Bien sûr, le logos est sorti de Dieu, mais l'air et le feu aussi, pourtant ils ne sont pas divins. Le conflit dura jusque vers la fin du IV^e siècle. On finit par s'entendre en disant que la nature du logos était «*consubstantielle*» à la nature de Dieu; qu'il était un être divin. Et comme le dieu maître d'œuvre était le «*Père*» de toutes choses, le Logos (avec un L majuscule) fut considéré comme son «*Fils*».

L'identité générique

Néanmoins, cette doctrine du *consubstantialisme* soulevait une grosse difficulté: puisque le Père et le Fils étaient tous les deux de nature divine, n'étaient-ils pas deux dieux distincts? Pour sauver le monothéisme, Athanase avança l'idée que l'identité de nature entre le Père et le Fils était comparable à celle qui existe entre chacun de nous et notre père. Mais, il est aisé de comprendre que cette identité n'est que «*générique*». Car, bien que nous ressemblions à nos pères, il y a un abîme entre cette ressemblance et l'identité. Nous ne nous confondons pas avec nos

pères. Nous avons une personnalité à nous qui n'est pas celle de nos pères. Notre activité, elle non plus, ne se confond pas avec l'activité de nos pères. Ces principes ne peuvent être évacués de la doctrine d'Athanase. Par exemple, c'est le Fils qui, à l'origine des temps, agit et fait le monde par ordre du Père; c'est le Fils qui se promène avec Adam et Ève dans le paradis terrestre; c'est le Fils qui se montre aux patriarches et à Moïse; c'est le fils qui s'incarne dans le sein de Marie.

En dernière analyse, l'identité générique d'Athanase n'est qu'une manière de parler. Le fait est que, dans cette doctrine, il y a deux dieux dont la prétendue unité n'est en réalité qu'une ressemblance.

Dans le même temps (je parle des années 350), l'expression «*esprit*» perdit son sens initial. Le mot ne désigna plus le «*souffle*» créateur de Dieu, mais à la fois la nature divine du «*Père*» et du «*Fils*» / Logos, et donc aussi des *logoï spermatikoï*. On commença donc à parler de l'«*esprit saint*» Et ce ne fut qu'au concile de Constantinople, en 381, que l'esprit saint fut officiellement reconnu comme consubstantiel au «*Père*» et au «*Fils*». Ainsi est apparu le dogme de «*la Sainte-Trinité*».

stoïcisme	texte restitué
Le Père de toutes choses	Le Père
Le logos	Le Fils
Les logoï spermatikoï	L'esprit sain

Il va de soi que l'adjonction d'une troisième personne divine n'affaiblit en rien notre critique de l'unité générique d'Athanase.

L'unité numérique

L'explication par *unité générique* n'étant pas convaincante; saint Augustin lui substitua l'*unité numérique*. Chez ce grand docteur, les trois personnes divines ont une unité numérique du fait qu'elles ont toutes trois la même substance. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne forment qu'un seul Dieu, attendu que l'unité de substance exclut toute dualité. Ainsi, quand l'une des trois personnes se met en rapport avec le monde, elle n'intervient plus par des actes propres à elle seule. L'activité qu'elle déploie est alors celle de la nature divine qui est commune aux trois personnes. Ce n'est pas le Fils qui, sur les ordres du Père, a créé le monde; ce n'est pas lui qui est apparu jadis à Adam, aux patriarches, à Moïse; ce n'est même pas lui qui a formé le corps du Christ dans le sein de Marie. Toutes ces opérations ont été accomplies par la nature divine commune aux trois personnes. Mais alors, pourquoi trois personnes quand c'est un seul dieu qui agit?

Saint Augustin répond que les personnes divines se distinguent les unes des autres parce que chacune d'elles a une propriété qu'elle est seule à posséder et qui l'empêche de se confondre avec les autres: la *paternité* pour le Père, la *filiation* pour le Fils, la *spiration* reçue pour le Saint-Esprit!

La raison ne peut accepter cette logomachie.

D'abord parce que cela revient à dire qu'il y a trois personnes afin que chacune d'elles supplée à ce que les deux autres ne peuvent pas ou ne veulent pas faire.

Ensuite parce que trois personnes divines ayant la même nature augmentée, additionnée, pour chacune d'elles, d'une spécificité qui lui est propre, à savoir, la paternité, la filiation et la spiration, cela donne trois natures différentes, donc trois dieux

distincts l'un de l'autre par la nature propre à chacun. En voici un exemple frappant. Dans l'*Évangile selon Jean*, en 7/16, nous lisons «*Jésus (autrement dit le Fils) dit: Ma doctrine n'est pas mienne, mais de celui qui m'a envoyé*»... Qui a envoyé le Fils? Jésus le dit en 12/49: «*Car moi, je n'ai pas parlé de moi-même; mais le Père qui m'a envoyé, lui-même m'a commandé ce que je devais dire et comment j'avais à parler*». Par ces paroles, on ne peut en déduire qu'une chose: le Père et le Fils n'ont pas les mêmes facultés intellectuelles.

On voit bien que la Sainte Trinité n'est qu'invention humaine. Et des siècles d'arguties et d'équivoques verbales n'ont pas réussi à concilier la présence de trois personnes en un seul dieu sans tomber dans le trithéisme.

Le conflit christologique

À ce conflit théologique se superposa un conflit christologique.

C'est le Logos, personne divine, qui, chez les jésus-chrétiens, unit sa nature divine à la nature humaine. Le prologue de l'*Évangile selon Jean* le proclame explicitement: «*Au commencement était le Verbe [...], et le Verbe s'est fait chair*».

Mais pourquoi fallait-il que le Logos se fasse homme? À cause des exigences exprimées par les «*commandements*» divins. C'est ce que dit Lactance dans ses *Institutions divines* écrites, dit-on, vers 320, mais probablement d'une date plus récente, du fait que son Logos est celui qu'inventa Apollinaire de Laodicée dans les années 350/360: son corps n'est qu'une chair dans laquelle le Logos tient la place de l'âme. Quoi qu'il en soit, Lactance écrit (4/24) que «*si on objecte (au dieu docteur de sagesse): "Tu ordonnes des choses impossibles", il faut qu'il réponde: "Ces choses, je les fais moi-même" [...]. "Moi, je porte la même chair que vous, et pourtant le péché ne domine pas en moi"*».



L'humanisation du Logos fut théorisée vers 360 par deux écoles: celle de Diodore de Tarse et celle d'Apollinaire de Laodicée. En 362, Athanase réunit les deux groupes en un concile qui eut lieu à Alexandrie.

Le groupe de Diodore voulait, pour le Christ, la juxtaposition bien distincte des deux natures; la divinité et un corps «*complet*» (réunissant chair et âme). Ils disaient: «*Le fils de Dieu a pris (s'est approprié) le fils de David*».

Les apollinaristes accusèrent les diodoristes de rabaisser le Christ au rang d'un homme en qui la divinité aurait élu résidence. Ils disaient que «*L'union de Dieu avec un homme complet donnerait lieu à deux êtres distincts, dont l'un serait fils de Dieu par nature, l'autre par adoption*», d'où le nom d'«*adoptianistes*» qu'ils donnaient à leurs adversaires. Pour Apollinaire, l'union, voire le «*mélange*», du divin et de l'humain, n'était possible que dans un organisme humain dépourvu d'âme, un homme incomplet, c'est-à-dire une chair sans âme reçue par le Logos / Christ dans le ventre d'une femme (que le texte qui nous est parvenu appelle Marie). Ce mélange n'entraînait aucun changement pour la divinité, en revanche la chair humaine était divinisée. Ainsi, le Logos d'Apollinaire n'avait qu'une nature et une seule.

Adoptianisme de Diodore	Incarnationisme d'Apollinaire
Le Christ se loge dans le corps d'un homme adulte et en prend le contrôle	Le Christ descend dans le ventre d'une vierge où il se confectionne une enveloppe charnelle
Homme complet = Corps + âme	Homme incomplet = Corps sans âme

Remarquons au passage que les appellations «*Marie*» et «*fils de David*» laissent entendre que, vers 360, le récit évangélique était sinon fixé, du moins bien avancé.

Il semblerait que les *adoptianistes* aient été marginalisés, et que les *apollinaristes* bénéficièrent, pour un temps, d'une relative popularité. Mais cela ne dura pas. Dès 374, la critique fusa tant en Orient qu'en Occident. Cette critique se fondait sur le fait que, d'après la Bible, l'homme qui avait péché (Adam) était complet. Ce qui permettait de dire que «*Si l'homme pris (par le Logos) a été incomplet [...], incomplet est notre salut, car l'homme n'a pas été sauvé tout entier*». Désormais, l'exigence allait à la divinisation d'un homme au corps complet. Toutefois on conserva l'idée de l'incarnation dans le ventre de Marie qui, nous dit-on, était vierge. La synthèse des deux écoles était faite.

Humanisation du Christ
Le Christ descend dans le ventre d'une vierge où il se loge dans un corps complet

Tout cela ne se fit pas sans heurt. Par certains mots, certaines phrases à consonnance dogmatique, on peut dire que les Évangiles

canoniques portent encore les stigmates de ce conflit christologique : chaque parti avait son Évangile : celui des adoptianistes c'est le *Selon Marc* ; celui des apollinaristes c'est le *Selon Jean* ; celui des docétistes c'est le *Selon Luc* ; celui des parthénogénésistes c'est le *Selon Matthieu*. Ce qui montre bien que les rédactions de nos canoniques s'échelonnent grosso-modo entre le milieu et la fin du IV^e siècle de notre ère, au plus tôt.

Marcion, le docétisme et le gnosticisme

Pour désigner le Christ d'Apollinaire doté d'un homme «*incomplet*», on utilisait l'expression «*Christ en apparence de chair*». Cette expression donna lieu à une déviation de la doctrine : certains apollinaristes prétendirent que le corps du Christ n'était pas de chair humaine, mais qu'il était un corps éthéré donnant seulement l'impression qu'il était de chair. Dans la tradition ecclésiastique, ce dévoiement est appelé *docétisme* (du grec *dokéo*, «*apparence*») ; son initiateur serait un certain **Marcion**. Mais la tradition place cet homme vers l'an 140, ce qui est absurde.

En réalité, le *marcionisme* est une doctrine composite. On y trouve à la fois la théorie de l'*émanation* ou théorie des *éons* (ces entités spirituelles qui, partant de Dieu pour aboutir à Jésus, s'engendrent successivement dans leur descente vers le monde) ; sauf que, dans le *marcionisme*, il n'y a qu'un seul éon : le Jésus éthéré en forme d'homme.



Au *docétisme*, qu'on discerne encore dans le *Selon Luc*, s'ajoute l'*antinomisme* qu'on trouve dans le *Selon Jean*, c'est-à-dire l'idée que la loi de Moïse est mauvaise, qu'elle ne vient pas du dieu bon, mais du diable, de Satan, que le *Selon Jean* appelle aussi « *le chef de ce monde* » (14/30).

C'est ainsi qu'en 8/44, Jésus dit aux Juifs : « *Vous avez pour père le diable !* ». Et en 8/38 : « *Vous faites les choses que vous avez entendues de la part de votre père* »... Ceci, semble-t-il, sous-entend que les interdits du Décalogue transmis par Moïse ne viennent pas du dieu bon, mais de Satan. D'ailleurs, en 12/47, il dit bien que Jésus n'est pas venu pour « *juger le monde* » (en fonction des interdits du Décalogue), mais pour « *sauver le monde* » grâce à deux commandements : 1° la reconnaissance du Père (14/13) ; 2° l'amour mutuel des êtres humains (13/34).

Le *marcionisme* est donc nécessairement postérieur au *Proto-Luc* et au *Proto-Jean* dont il s'inspire. Je situe l'apparition de cette doctrine dans les deux ou trois dernières décades du IV^e siècle.

Quant au *gnosticisme*, qui est une complexification de la théorie de l'*émanation*, il est encore plus récent (fin IV^e, début V^e siècle).

Conclusion

En résumé, nous ne possédons toujours pas la preuve que Jésus ait réellement existé.

En revanche, nous avons réuni une somme d'arguments montrant :

- 1) Qu'un christianisme fondé sur le stoïcisme gréco-romain a précédé le christianisme biblique de l'époque de Constantin I^{er} et le jésus-christianisme apparu vers le milieu du IV^e siècle (ces deux dernières catégories pouvant être placées sous le titre générique de « *judéo-christianisme* »).

- 2) Que ce judéo-christianisme a emprunté, par syncrétisme, les atours des religions sotériologiques venues d'Orient, mais que sa déontologie reste gréco-romaine.
- 3) Que la dogmatique de ce judéo-christianisme n'a pas cessé de changer, en dépit du fait que – comme disait **Bossuet** –. « *varier dans l'exposition de la foi est une marque de fausseté* ».
- 4) Que les Évangiles canoniques ne datent pas du I^{er} siècle de notre ère, mais seulement du milieu du IV^e siècle, au plus tôt.

Tout ceci concourt à la thèse selon laquelle Jésus Christ est un personnage fictif, et que le jésus-christianisme est fondé sur un mythe inventé dans le courant du IV^e siècle de notre ère. C'est ce à quoi nous conduit logiquement l'exégèse rationaliste.

Pour combler le hiatus entre le IV^e siècle (date à laquelle le mythe est sorti de l'imagination humaine) et le I^{er} siècle (cadre historique où la vie non-historique de Jésus est censée se dérouler), l'Église a inventé une fausse histoire où on voit la religion jésus-chrétienne se répandre irrésistiblement dans tout l'empire romain ; où les jésus-chrétiens sont en butte à des persécutions qui, en réalité, n'ont jamais eu lieu ; où les martyrs endurent des supplices avec un courage qui dépasse tout ce que la condition humaine normale pourrait supporter ; et surtout où on place de doctes personnages (comme **Justin**, **Irénée**, **Tertullien**, **Origène**, etc.) auxquels on attribue des textes qui, après analyse objective, se révèlent être des œuvres écrites par des auteurs ultérieurs (des auteurs des IV^e et V^e siècles). Tout cela c'est, à proprement parler, une falsification de l'Histoire, un révisionnisme qui a subjugué les peuples pendant des siècles, et qui fonctionne toujours. Plus nous serons nombreux à connaître l'odieux forfait, plus la fable jésus-chrétienne perdra de son attrait, et plus les peuples, désinhibés, seront aptes à l'action sociale pour un monde meilleur.

Bibliographie recommandée

Je ne nie pas l'importance des travaux de grands prédécesseurs comme **Paul-Louis Couchoud**, **Prosper Alfarcic**, **Joseph Turmel** et bien d'autres. Mais, étant à ce jour le seul chercheur à soutenir ouvertement la thèse mythiste d'un christianisme ayant évolué du stoïcisme païen des deux premiers siècles de notre ère au jésus-christianisme du IV^e siècle, je ne peux que vous encourager à acheter mes propres livres (en particulier *Les Couloirs de la Gloire*, *Le christianisme à l'épreuve de la raison*, et aussi *L'énigme du dragon sous le lit de Plotin*). Ils sont disponibles sur Amazon.fr.

Toutefois, à ceux qui voudraient se lancer dans l'exégèse rationaliste, je me permets de donner le conseil suivant : procurez-vous prioritairement une Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui rend l'hébreu ou le grec aussi littéralement que le permet la clarté nécessaire à l'intelligence des textes (par exemple, *La Sainte Bible* traduite par J.N. Darby, édition «*La Bonne Semence*», Valence, 1970).

Ensuite, je recommande d'investir dans quatre livres de base :

- 1) *Les Œuvres complètes* attribuées à **Justin Martyr** (Éd. Migne, Paris, 1994).
- 2) *L'Histoire ecclésiastique* attribuée à **Eusèbe de Césarée** (Éd. du Cerf, Paris, 2003).
- 3) *Les Philosophumena ou Réfutation de toutes les hérésies*, sans nom d'auteur (traduction Siouville, Éd. Archè, Milan, 1988).

Pour ces trois premiers livres, souvenez-vous qu'il s'agit d'écrits ecclésiastiques, donc tendancieux et probablement remaniés. Avec eux, vous pourrez vous exercer à une critique interne qui, j'ose dire, vous mettra le pied à l'étrier.

L'exégèse rationaliste

Le quatrième livre, c'est *Les Religions orientales dans le paganisme romain* – qui regroupe les conférences de **Franz Cumont** au Collège de France en 1905 (Éd. Paul Geuthner, Paris, 1963). Un livre d'une érudition peu courante.

Ensuite, si vous avez suffisamment de possibilités financières, n'hésitez pas à vous approprier deux ouvrages fondamentaux :

- 1) *Les Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, de **Sébastien Le Nain de Tillemont** (Éd. Robustel, Paris, 1698).
- 2) *L'Histoire des Conciles d'après les documents originaux*, de **Mgr Karl Joseph Hefélé** (Éd. Letouzey et Ané, Paris, 1907)... sachant que lesdits documents originaux ne le sont pas forcément !

Enfin, au fur et à mesure de vos besoins, achetez les textes patrologiques aux Éditions du Cerf, en préférant ceux qui présentent le texte original en regard de la traduction française.

Patrick Boistier





Jésus a-t-il existé ?

par Nicolas Bourgeois



Il y a mythisme et mythisme

Depuis les années 1790 des auteurs soutiennent que Jésus est un mythe construit à partir de mythes antérieurs.

Du temps de **Paul-Louis Couchoud** (1879-1959) l'idée que Jésus n'a pas existé était parfois discutée. Cette idée est de moins en moins visible et les historiens professionnels l'ignorent délibérément. Bref, aujourd'hui, elle n'existe presque plus. J'ai moi-même publié *Une invention nommée Jésus* qui n'a pas changé cet état de fait. Les auteurs contestant l'existence de Jésus existent encore mais ils ne parviennent pas à se faire entendre, encore moins à convaincre.

Nous (les auteurs contestant l'existence de Jésus) sommes d'accord sur plusieurs points :

- les quatre évangiles sont la source principale sur Jésus ;
- les évangiles se contredisent et racontent des histoires invraisemblables ;
- parmi les auteurs de l'antiquité qui mentionnent Jésus, aucun n'est assurément indépendant du discours chrétien : ils ont tous pu trouver leur information auprès des chrétiens ;

Toutefois le travail du mythiste ne doit pas s'arrêter là. Après avoir détruit les indices de l'existence de Jésus, le mythiste doit construire. S'il veut convaincre, il doit expliquer pourquoi et comment le personnage de Jésus a été inventé. Pour cela, il doit établir un quatrième point :

- l'histoire de Jésus présente des ressemblances avec des mythes antérieurs.

Si ces ressemblances sont nettes et nombreuses, on pourra penser que l'histoire de Jésus a été racontée pour des raisons théologiques et non pour des raisons historiques.



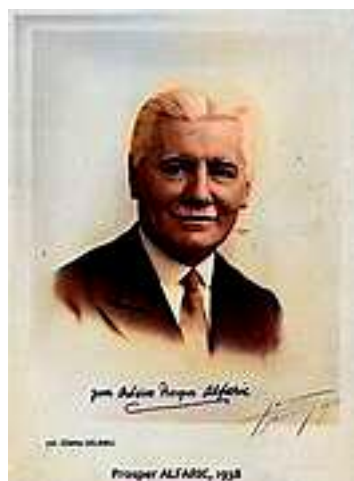
Et c'est là que les mythistes divergent car ils proposent deux explications distinctes et assez peu compatibles, que nous allons comparer. Bien sûr d'autres explications, d'autres mythes peuvent être envisagés mais, pour l'instant, c'est le débat entre mythistes que je souhaite aborder.

Les cultes à mystères à l'origine de l'histoire de Jésus

Depuis un siècle (au moins), des mythistes voient l'origine de Jésus dans des « cultes à mystères ». Ces cultes sont venus d'Orient et se sont épanouis dans l'empire romain entre le III^e siècle avant Jésus-Christ et le IV^e siècle de notre ère. Ces auteurs signalent quantité de ressemblances entre les cultes à mystères et le christianisme. Comme l'écrivait Prosper Alfarié, « *De telles ressemblances impliquent une certaine dépendance* » (Prosper Alfarié, *Jésus a-t-il existé?* p. 63).

Eh bien non. Quatre fois non !

– Une ressemblance peut être due à une dépendance mais aussi à une origine commune. Deux religions peuvent avoir adopté la même idée



qui était dans l'air du temps sans qu'il y ait dépendance de l'une à l'autre.

- Si l'on arrive à établir que des rites chrétiens ont été influencés par des religions antérieures, cela n'indique pas que Jésus n'a pas existé. Trouver dans des cultes à mystères un baptême ou un repas commémorant le sacrifice du dieu est intéressant mais cela n'indique qu'une chose : qu'une religion nouvelle pouvait emprunter aux religions précédentes. Un Jésus réel pouvait instaurer un baptême et un repas communautaire.
- De même, si l'on arrive à établir que la théologie chrétienne a été influencée par des religions antérieures, cela n'indique rien sur l'existence de Jésus. Un personnage réel pouvait dire qu'il était le fils de Dieu et qu'il allait revenir pour juger les vivants et les morts, même si d'autres l'avaient dit avant lui. On pouvait raconter des miracles, une naissance virginale ou une histoire de résurrection à propos d'un Jésus ayant existé.
- Enfin, il faut que les ressemblances soient avérées, correctement établies d'après une documentation clairement identifiée et correctement citée. Ce n'est pas toujours le cas (voir l'annexe 1).

Cela fait quatre façons de se tromper, quatre façons erronées de penser que Jésus n'a pas existé.

Alors, comment le mythisme peut-il convaincre que Jésus est issu de mythes antérieurs ? Pas par les rites, pas par la théologie mais par les détails de la vie du personnage. Des mythistes ont trouvé dans les cultes à mystères des rapprochements avec la vie de Jésus. Ils ne sont pas correctement établis (voir l'annexe 1).

Une origine juive pour l'histoire de Jésus

Depuis toujours on sait que le Jésus que nous racontent les évangiles est un Juif qui a vécu en milieu juif et qui a consacré sa vie à transmettre un message religieux juif fondé sur les traditions juives antérieures (à commencer par le salut et le

Messie). Quand on examine les choses de près, on constate que l'influence de la tradition juive sur l'histoire de Jésus est vraiment massive.

Les liens entre l'histoire de Jésus et certains épisodes de l'*Ancien Testament* sont en effet très nets (voir l'annexe 2), particulièrement dans le récit de la Passion (voir l'annexe 3). Quelques auteurs, chacun à sa façon, ont montré à quel point quantité d'épisodes de la vie de Jésus sont construits de façon à «accomplir les Écritures», à réaliser ce que l'Ancien Testament avait annoncé (promis?). Ces liens sont infiniment plus nets que ceux qu'on peut trouver entre les cultes à mystère et la vie de Jésus.

Cela indique que l'histoire de Jésus n'a pas été élaborée d'après des religions à mystères mais plutôt d'après la tradition juive. Cette filiation est maintes fois revendiquée par les évangiles, c'est là qu'il faut chercher.

Conclusion

Persister à voir dans les cultes à mystères l'origine du christianisme maintiendra la contestation de l'existence de Jésus dans la confidentialité où elle végète depuis plus de deux siècles.



Annexe 1

Les rapprochements entre la vie de Jésus
et la vie d'autres dieux

Les mythistes que j'ai consultés voient des liens entre Jésus et les cultes à mystères mais ces liens concernent surtout le culte et la théologie. On trouve cependant chez Prosper Alfaric et Guy Fau quelques rapprochements avec la vie de Jésus.

La vie de Jésus dans les cultes à mystères d'après Prosper Alfaric

À la page 38 de *Jésus a-t-il existé?* Prosper Alfaric trouve des liens entre la vie de Mithra et celle de Jésus.

L'évangile de Mithra selon Eubule

«Les disciples de Mithra possédaient un récit très circonstancié des hauts faits de leur maître. On nous parle d'un certain Euboulos qui exposa son histoire "en de nombreux livres". Cet évangile d'un autre genre était plus étendu qu'aucun des nôtres, et il devait avoir un contenu analogue.» Prosper Alfaric, *Jésus a-t-il existé?* P. 38.

Alfaric donne deux références : Porphyre et Jérôme qui ont effectivement écrit qu'«Eubule a fait l'Histoire de Mithra en plusieurs livres» mais le peu que l'on sait du contenu de ces livres n'évoque ni les évangiles ni Jésus. Guy Fau et Georges Las Vergnas en savent eux aussi plus que Porphyre sur les livres d'Eubule.

Il est tout-à-fait gratuit de supposer que le livre d'Eubule «devait avoir un contenu analogue» à celui des évangiles. Ce rapprochement entre Jésus et Mithra ne repose sur rien.



La vie de Mithra ressemble beaucoup à celle de Jésus

Alfaric poursuit :

« De nombreux textes et monuments figurés font allusion à la naissance de ce fils du soleil, à son enfance laborieuse, à sa lutte incessante contre l'esprit du mal, aux compagnons recrutés par lui, à son dernier repas pris en leur société, à sa mort, à son ascension triomphale. Vers le milieu du II^e siècle et vers le début du III^e, saint Justin et Tertullien constatent que sa vie, comme celle des autres dieux sauveurs, ressemble sur beaucoup de points à celle de Jésus (note : Justin, *Apol.*, 1,66,4 et 70 ; *Dial.*, 78,6 ; Tertullien, *De praescr.*, 40). » Prosper Alfaric, *Jésus a-t-il existé?* p. 38.

Les trois textes de Justin traitent respectivement de l'eucharistie (un rite et pas la vie de Jésus) ; d'un rapport entre la vie de Mithra et un passage du livre de Daniel (Ancien Testament, rien à voir avec Jésus) ; d'un rapport entre le culte de Mithra et une prophétie du livre d'Isaïe (Ancien Testament, rien à voir avec Jésus). Le texte de Tertullien ne parle lui aussi que d'un rapport entre rite de l'eucharistie et l'initiation des adeptes de Mithra (des rites et pas la vie des dieux).

Dans les textes donnés comme références, Justin et Tertullien ne constatent pas que la vie de Mithra « ressemble sur beaucoup de points à celle de Jésus ».

La vie de Jésus dans les cultes à mystères d'après Georges Las Vergnas

À la page 111 de *Jésus-Christ a-t-il existé?* Georges Las Vergnas trouve dans des cultes à mystères des éléments qu'il rapproche de la vie de Jésus.

La résurrection d'Attis et le tombeau vide

« On avait les meilleurs témoins : nous savons par **Firmicus Maternus** (vers 350) que les prêtres d'Attis prétendaient l'avoir enseveli de leurs mains et constaté ensuite sa résurrection (*Firmicus Maternus, De errore profanarum religionum*, 3,1). Ce vide si attesté du tombeau impressionnait beaucoup de gens. » Georges Las Vergnas, *Jésus-Christ a-t-il existé?* p. 111.

Le mythe d'Attis est plus ancien que le christianisme. On le rencontre chez Hérodote (-480,-425), Catulle (-84,-54) et Diodore de Sicile (-60, -30) mais la résurrection d'Attis n'apparaît qu'avec Firmicus Maternus au milieu du IV^e siècle :

« Pour calmer cette femme irritée ou procurer un soulagement à ses remords, ils proclamèrent la résurrection de celui qu'ils avaient enseveli peu auparavant ».

Ce témoignage est intéressant mais il est tardif (IV^e siècle). Le mythe d'Attis que nous présente Firmicus Maternus n'est pas un mythe antérieur au christianisme. Quant au « vide si attesté du tombeau [qui] impressionnait beaucoup de gens » c'est une pure invention.



La confirmation d'Hérodote

Las Vergnas poursuit :

« *Les historiens profanes authentifiaient : Hérodote décrit la vie humaine d'Attis (Histoires 1-34-43. Il fait d'Attis un fils de Crésus mort dans une battue au sanglier).* » Georges Las Vergnas, *Jésus-Christ a-t-il existé?* p. 111.

Pourtant ce qu'écrit Hérodote n'a aucun rapport avec l'histoire de Jésus.

L'évangile de Mithra selon Eubule

Las Vergnas poursuit :

« *Enfin, un certain Euboulos raconte la vie de Mithra "en de nombreux livres" analogues à nos évangiles (d'après Porphyre, Sur l'abstinence, 4,16).* » Georges Las Vergnas, *Jésus-Christ a-t-il existé?* p. 111.

Prosper Alfaric a lui aussi donné l'information, voir plus haut.

L'apport Juif

Las Vergnas poursuit :

« *Sa Vie vient surtout des prophéties messianiques : voir le chapitre suivant. C'est l'apport juif.* » Georges Las Vergnas, *Jésus-Christ a-t-il existé?* p. 111.

Là nous sommes d'accord mais il ne s'agit plus des cultes à mystères.

Finalement

Une fois retirés les raisonnements fautifs, il ne reste rien. Aucune des ressemblances relevées entre le christianisme et les religions à mystères ne suggère que Jésus n'a pas existé, du moins dans les ouvrages mythistes que j'ai consulté. Je changerai d'avis lorsqu'on me présentera un exemple bien documenté et aussi convaincant que les ressemblances entre la vie de Jésus et la tradition juive. J'attends...



Annexe 2

Les évangiles sont imprégnés de culture juive

Voici deux épisodes de la vie de Jésus, parmi beaucoup d'autres, qui sont clairement inspirés de récits juifs antérieurs.

La tempête apaisée

Lors d'une traversée en bateau, Jésus a calmé une tempête, de la même façon que Jonas, quelques siècles avant Jésus-Christ. Non seulement les histoires se ressemblent beaucoup mais elles sont racontées de la même façon.

Jonas 1,4-16

Mais le Seigneur lança sur la mer un vent violent ;

à tel point que le navire menaçait de se briser [...]

Quant à Jonas [...] il dormait profondément.

Alors le capitaine s'approcha de lui et lui dit :

«[...] Lève-toi, invoque ton dieu. Peut-être ce dieu-là songera-t-il à nous et nous ne périrons pas.» [...]

Les hommes hissèrent alors Jonas et le lancèrent à la mer.

Matthieu 8,24-27

Et voilà qu'il se fit dans la mer une grande secousse

au point que le bateau était recouvert par les vagues.

Lui [Jésus], il dormait.

Ils s'approchèrent et le réveillèrent en disant :

Sauve-nous, Seigneur, nous périssons ! [...]

Alors il se leva, tança les vents et la mer,

Aussitôt la mer se tint
immobile, calmée de sa fureur.

Met un grand calme se fit.

Et les hommes furent saisis
d'une grande crainte à l'égard
du Seigneur, lui offrirent un
sacrifice et firent des vœux.

Et les hommes étonnés disaient :
Qui est-il, que même les vents
et la mer lui obéissent ?

Donnons un exemple plus développé.

Voici un extrait du livre d'Isaïe :

« *L'esprit du Seigneur est sur moi. C'est pourquoi il m'a oint. Il m'a envoyé annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres, consoler tous les affligés, annoncer aux prisonniers la libération...* » (Isaïe 61,1, d'après la Septante).

Ce texte juif est daté du VI^e siècle avant Jésus-Christ. Il est très proche des préoccupations chrétiennes :

- le narrateur est oint, c'est donc un Messie (« *messie* » signifie « *oint* »).
- comme lui, Jésus va annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres : « *Heureux vous les pauvres, car le royaume de Dieu est à vous* » (Luc 6,20 et parallèle en Matthieu 5,3).
- dans la version grecque de la Septante (que j'ai citée et qui n'est ici guère différente du texte hébreu actuel), « *annoncer la Bonne Nouvelle* » est rendu par le grec « *euaggelizo* » que l'on rencontre dans le Nouveau Testament et qui donne inéluctablement le français « *évangéliser* ». En grec, « *évangile* » signifie « *bonne nouvelle* ».

Ce texte a manifestement influencé les évangiles. Un jour, Jean-Baptiste voulut savoir si Jésus était le Messie :

« *Et Jean dans sa prison entendit les œuvres du Christ; il lui envoya dire par ses disciples : Es-tu celui qui vient? Ou si nous en attendions un autre?* »

Jésus leur répondit : *Allez annoncer à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez :*

les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts se relèvent, aux pauvres on annonce la Bonne Nouvelle » (Matthieu 11,2-5. Parallèle en Luc 7,18-23).

« *aux pauvres on annonce la Bonne Nouvelle* » est une référence à Isaïe 61,1 cité plus haut, mais ce n'est pas tout car la réponse de Jésus est une mosaïque de citations du livre d'Isaïe au sujet de la venue du Messie :

- « *les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent* » est une référence à Isaïe 35,4-6.
- « *les morts se relèvent* » est une référence à Isaïe 26,19.

Jésus répond qu'il est bien le Messie (« *celui qui vient* »). Il montre que son action est celle qu'avait annoncée le prophète Isaïe : guérison et enseignement des humbles. Jésus a fait des miracles pour accomplir les Écritures concernant le Messie. Car c'était écrit.

Mais ce n'est pas tout. Les auteurs du *Nouveau Testament* n'ont pas été les premiers à considérer Isaïe 61,1 comme une prophétie messianique. Un des manuscrits de la mer Morte présente avec Matthieu 11,5 (la réponse de Jésus à Jean Baptiste) une évidente parenté.



Manuscrit de la mer Morte

les cieux et la terre écouteront
son Messie [...]

[il] rend la vue aux aveugles,

redresse les courbés
[...]

Car il guérira les blessés,

fera revivre les morts

et apportera la bonne

nouvelle aux pauvres.

Matthieu 11,2-5

les aveugles voient,

les boiteux marchent,

les lépreux sont purifiés,

les sourds entendent,

les morts se relèvent,

aux pauvres on annonce

la Bonne Nouvelle.

Les œuvres du Messie apparaissent dans le même ordre : guérisons, résurrections et annonce de la Bonne Nouvelle. L'interprétation que les évangiles font de la prophétie d'Isaïe est conforme à la tradition juive de l'époque intertestamentaire.

À propos de miracles messianiques, le début du texte (« les cieux et la terre écouteront son Messie ») m'interpelle aussi. Après que Jésus eut ordonné à la tempête de s'apaiser (voir l'exemple précédent), « les hommes étonnés disaient : Qui est-il, que même les vents et la mer lui obéissent ? ». Ce manuscrit nous souffle la réponse : Jésus est le Messie.

Ces deux textes juifs non chrétiens traitent d'un Messie qui annonce l'Évangile. La pensée des évangiles est décidément une pensée juive.

Annexe 3

L'accomplissement des Écritures
dans le récit de la Passion de Jésus

Le prix de la trahison

Judas se fait payer trente pièces d'argent (Matthieu 26,15), « *Alors fut remplie cette parole du prophète Jérémie : et ils ont pris les trente pièces d'argent, le prix de celui qui a été mis à prix, celui que les fils d'Israël ont mis à prix* » (Matthieu 27,9-10).

Pilate se lave les mains

Quand Jésus polémique sur des questions religieuses, ses adversaires utilisent des arguments tirés de la Bible et Jésus répond de même. Cela n'étonnera personne, les Juifs connaissent et citent la Bible.

Lors de la tentation au désert (Matthieu 4,1-11, parallèle en Luc 4,1-13), Jésus polémique avec le Diable en échangeant des citations bibliques. Rien de plus normal, Jésus connaît et cite la Bible, le Diable aussi.

Après le baptême de Jésus, « *une voix vint du ciel : tu es mon fils, l'aimé, dont je suis content* » (Matthieu 3,17, Marc 1,11 et Luc 3,22). C'est Dieu qui a parlé, il a cité la Bible (Isaïe 42,1), quoi de plus normal ?

En revanche, il serait bien étonnant que les Romains connaissent et citent la Bible. Et pourtant...

Pilate, le gouverneur romain, ne voulait pas condamner Jésus (Matthieu 27,23 ; Marc 15,14 et Luc 23,22). Les grands prêtres ont insisté et Pilate a cédé : « *Pilate [...] prit de l'eau, se lava*

les mains devant la foule et dit: Je suis innocent de ce sang. À vous de voir. Et tout le peuple répondit: que son sang retombe sur nous et sur nos enfants» (Matthieu 27,24-25).

Le lavement des mains pour effacer le sang d'un meurtre et se faire pardonner vient de la Bible, la réponse de la foule également.

Les dernières paroles de Jésus

Juste avant de mourir, Jésus cite encore les Écritures: «*À la neuvième heure, Jésus clama à grande voix: Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?*» (Marc 15,34, Matthieu 27,46 et Psaume 22,2).

Jean opte pour un autre psaume: «*Après quoi Jésus sachant que tout était fini, dit pour finir l'Écriture: J'ai soif. Il y avait là un vase rempli de vinaigre. Ils mirent au bout d'un javelot une éponge remplie de vinaigre et la portèrent à sa bouche. Quand Jésus prit le vinaigre, il dit: c'est fini. Il baissa la tête et remit l'esprit*» (Jean 19,28-30). Il accomplit ainsi Psaumes 69,22: «*quand j'ai soif ils me font boire du vinaigre*».

Luc 23,46 choisit Psaume 31,6: «*Et Jésus vociféra à grande voix et dit: Père, je remets mon esprit entre tes mains. Et, ce disant, il expira*».



Le brisement des jambes

«Les soldats vinrent rompre les jambes du premier puis de l'autre qu'on avait crucifié avec lui. Et arrivés à Jésus, ils le virent déjà mort. Ils ne lui rompirent pas les jambes, mais un des soldats lui perça le côté avec sa lance et aussitôt sortirent du sang et de l'eau» (Jean 19,32-34).

L'évangéliste, craignant sans doute qu'on ne le croie pas, justifie à sa façon: «Celui qui l'a vu en témoigne, et son témoignage est véritable, et celui-là sait qu'il dit vrai pour que vous ayez la foi aussi. Car ce fut **pour accomplir cette Écriture**: on ne lui brisera pas un os. Et une autre Écriture dit encore: ils verront celui qu'ils ont transpercé» (Jean 19,35-37).

Il s'agit des instructions de la Bible concernant l'immolation de l'agneau pascal: «*ses os, vous ne les briserez pas*» (Exode 12,46) et «*ils n'en garderont rien pour le matin, ils n'en briseront pas les os*» (Nombres 9,12).

Le sacrifice, la souffrance et l'humiliation

Tout cela indique que, comme celle de l'agneau, la mort de Jésus est un sacrifice. Le fait que Jésus est immolé pendant la Pâque le rappelle encore.

Jésus est «*l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde*» (Jean 1,29). Comme l'agneau pascal, Jésus n'a pas péché, il ne méritait pas la crucifixion. Ce scandale faisait pourtant partie du dessein de Dieu. La mort de Jésus est un sacrifice, une offrande faite à Dieu pour le salut de son peuple. C'est pour cela qu'il a souffert et qu'il a été humilié. C'était annoncé par les Écritures et Jésus le savait.

Le juste humilié qui souffre et meurt pour racheter les péchés de son peuple est un thème de l'Ancien Testament que l'on rencontre en Psaume 22 et Isaïe 53. Isaïe 53 est cité par Matthieu, Luc, Jean et dans les Actes des Apôtres.

Quelques éléments de la Passion proviennent directement de ces Écritures : le tombeau de Jésus, le partage de ses vêtements, ses derniers mots et même la crucifixion.

L'influence de Psaume 22 est assez nette à propos des moqueries proférées à l'encontre de Jésus :

Psaume 22,8-9
d'après la Septante

Tous ceux qui me regardaient

se sont moqué de moi, ont chuchoté,

ont hoché la tête :

Marc 15,29-32

Et ceux qui passaient

l'injuriaient,

hochaient la tête ils disaient :

Eh ! toi qui défais le sanctuaire et le rebâtis en trois jours,

Luc 23,35-37

35 a Et le peuple était là, qui regardait.

36 Et les soldats aussi se moquaient de lui, ils s'approchaient, lui présentaient du vinaigre

37 et disaient :

Il a mis son espoir dans le Seigneur

que le Seigneur le libère
Qu'il le sauve
puisque'il l'aime !

sauve-toi,

descends de la croix !

Pareillement, les grands prêtres se moquaient de lui entre eux avec les scribes ils disaient :

Il a sauvé les autres, il ne peut pas se **sauver lui-même !**

Ce Christ, ce roi d'Israël, qu'il descende de la croix maintenant !

Si tu es le roi des Juifs, **sauve-toi** toi-même !

35 b Et les chefs aussi le narguaient,

ils disaient :

il a sauvé les autres : Qu'il se **sauve lui-même,**

s'il est le christ de Dieu, l' élu !

Marc et Luc ont utilisé le Psaume 22 pour construire leurs récits et chacun y a ajouté ce qui lui semblait bon. Convenons qu'il n'était pas utile de savoir quoi que ce soit sur Jésus pour écrire cette scène. Les Écritures et quelques ajouts personnels suffisaient.

Nicolas Bourgeois
auteur d'*Une invention nommée Jésus*

revue numérique du Cercle international d'exégèse rationaliste
parution semestrielle – n° 2

Sapere aude



Directeur de la publication : Jean-Sébastien Pierre
Rédacteur en chef : Christian Eyschen
Mise en forme : Philippe Floris

Libre Pensée
10/12 rue des Fossés-saint-Jacques, 75005 Paris
libre.pensee@fnlp.fr